



HAL
open science

Introduction – Pourquoi penser les comportements dans le temps et l’espace ?

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Introduction – Pourquoi penser les comportements dans le temps et l’espace ?. Editions de la Sorbonne. Les animaux historicisés. Pourquoi situer leurs comportements dans le temps et l’espace ?, pp.7-21, 2022. hal-04783844

HAL Id: hal-04783844

<https://hal.science/hal-04783844v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction -

Pourquoi situer les comportements d'une espèce dans l'espace et le temps ?

Éric Baratay

Cette question aborde un nouvel aspect dans la réflexion collective que nous (généticiens, vétérinaires, éthologues, écologues, psychologues, sociologues, anthropologues, géographes, archéozoologues, historiens, historiens de l'art, littéraires, sémioticiens) menons à la suite de notre proposition¹ d'envisager les manières de passer et de penser du côté des animaux en associant des chercheurs issus des sciences de la vie *et* des sciences humaines. Un premier volume² a été consacré aux sources anciennes et actuelles d'une histoire, jusqu'à nos jours, vraiment animale et non pas humaine des animaux. Un deuxième ouvrage³ a traité des nécessaires croisements entre les sciences du biologique, du social, du culturel et du temps afin davantage décrypter les animaux. Le troisième volume⁴ a interrogé les concepts utilisés pour étudier ces animaux et proposé des redéfinitions pour désanthropiser et décloisonner entre les sciences.

Ce livre est consacré aux variabilités comportementales, non pas entre les espèces, des différences remarquées, admises, observées depuis longtemps, mais à l'intérieur d'une espèce, entre ses individus et ses groupes, ce qui a été longtemps minimisé, négligé, voire nié. Il ne s'agit pas des variations régulières, par exemple selon l'alternance des jours et des nuits ou des saisons, mais des variations par adaptation à des circonstances ou des contextes originaux, particuliers : des ajustements de type individuel ou social ou spécifique, d'intensité plus ou moins forte, de diffusion plus ou moins étendue, de durée plus ou moins longue. Cet aspect constitue le quatrième point essentiel pour construire l'histoire animale, entendue comme la dynamique dans le temps et l'espace, d'hier et d'aujourd'hui, des conditions, des vécus, des comportements.

Si la plasticité comportementale de nombre d'espèces est maintenant admise par beaucoup, son ampleur et sa portée ont été longtemps minorées dans l'espace, entre individus, groupes et lieux, et surtout sont encore peu pensées dans le temps, le passé étant fréquemment

1 Éric Baratay, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012 ; Id., *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017 ; Id., *Cultures félines (XVIII^e-XXI^e siècle). Les chats créent leur histoire*, Paris, Seuil, 2021.

2 Id. (dir.), *Aux sources de l'histoire animale*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.

3 Id. (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

4 Id. (dir.), *L'Animal désanthropisé. Interroger et redéfinir les concepts*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021.

confondu avec le présent et les situations anciennes écrasées sur les actuelles considérées comme les références. Cela fait négliger, minimiser ou nier les différences historiques, prétendre vite et sans preuve que les observateurs d'autrefois se sont évidemment trompés s'ils contredisent le savoir contemporain, au titre d'une certitude des observations actuelles, étayées sur des méthodes, et d'une supposée constance des comportements, en partie vraie (il existe un comportement spécifique du chien qui le distingue du cheval, etc.) mais en grande partie erronée. Car de premières études en histoire montrent que la souplesse comportementale s'exerce fortement dans le temps, que les conduites d'une espèce, de ses groupes et de ses individus connaissent de multiples *ajustements* par rapport à divers facteurs, amenant des *modifications* constituant des *singularités* qui sont des *variations* autour du potentiel de chaque espèce ou des *innovations*, dont l'ampleur et la complexité empêchent de les réduire à d'uniques fluctuations aléatoires nourrissant la sélection naturelle, ce qui constitue encore la lecture instinctive de nombre d'éco-éthologues pour être cohérents avec l'interprétation évolutive.

Toutefois, les éthologues et les écologues comportementalistes soulignent de plus en plus les cultures, les sociabilités, les individualités réparties dans l'espace actuel. Mais ils oublient trop vite qu'ils observent des animaux d'une époque, se contentant même souvent d'animaux occidentaux de ce début du XXI^e siècle, situés dans un environnement, y compris humain, dont on sait qu'il n'était pas le même il y a cent, cinq cents, mille ans, etc. Les éthologues minimisent le fait que ce qu'ils observent sont donc souvent des états d'un moment, d'une époque, dont certains n'existaient pas auparavant. Il suffit de penser aux conduites antérieures et postérieures à une innovation actuelle, ou découverte actuellement, pour comprendre cela. En fait, les variations comportementales créent *des individualités, des sociabilités, des cultures* particulières, plus ou moins durables dans l'espace *mais aussi* dans le temps. Car les deux dimensions sont liées puisque la spatiale exige la temporelle, une différenciation en un lieu x se produisant ou s'estompant toujours à un instant t . Ces variations construisent *une histoire et une géographie des conduites*, avec des périodes, des foyers et des cultures parallèles et successives, indépendantes ou liées aux situations environnementales et humaines, elles-mêmes variables dans le temps et l'espace.

Tout cela dit, nous voudrions consacrer cette introduction aux raisons de la longue négligence, voir du refus des variations comportementales d'une espèce afin de bien comprendre d'où nous venons (Occidentaux du début du XXI^e siècle, scientifiques et/ou citoyens) et ce qu'il faudrait changer dans nos têtes, donc nos interrogations, nos approches, nos observations, nos lectures. Car il s'agit bien d'une question de regards, en fait de

représentations anciennement forgées, longtemps transmises, nourrissant une culture occidentale, non pas unanime mais majoritaire, au moins parmi les porte-paroles livresques qui ont contribué à la construire, la proclamer, la propager et qui sont devenus quasiment nos seuls témoins, alors que certains écrivains (et combien parmi les disparus désormais anonymes ?) et que d'autres cultures ont pensé ou pensent autrement⁵. Il ne s'agit pas de faire ici une histoire précise des conceptions de l'Antiquité à nos jours, ce livre ne suffirait pas et elle subirait les foudres des spécialistes d'une époque et d'une discipline (zoologie, littérature, philosophie, théologie). Nous voudrions simplement éclairer quelques balises mais avant tout parmi les naturalistes, laissant de côté les philosophes, les littéraires et les théologiens tout en mentionnant quelques rôles importants, afin d'avancer des explications au fait que les premiers ont impensé ou minimisé ou négligé les variations comportementales d'une espèce.

Commençons par la Grèce antique, au rôle fondamental car une partie de ces conceptions a été adoptée par un christianisme majoritaire puis transmis à travers lui à la zoologie et à la philosophie occidentales. Arnaud Zucker nous la présentera en détail dans le premier texte. Retenons seulement ici que ces Grecs lient plus les espèces à l'espace qu'au temps, qu'ils ne pensent pas à une évolution des espèces mais à des variations parmi les identiques, dans une espèce, que l'histoire de ces espèces est pensée comme une succession de générations par la terre-mère avant qu'elles ne prennent en charge leur reproduction à l'identique donc se stabilisent. Sans doute l'intérêt, qui cout jusqu'à nos jours, pour l'espace plutôt que le temps vient-il de la longue difficulté à se figurer concrètement le second, surtout d'une manière linéaire alors qu'il paraît circulaire, fait de successions, tandis que le premier se concrétise immédiatement par la différence des lieux⁶. Aristote, primat des naturalistes, envisage la marche à l'identique des corps dans chaque espèce, des différences de capacités comportementales selon la qualité de l'âme, et, à l'intérieur de ces degrés, des apprentissages, des ruses, des intelligences mais à l'échelon individuel, comme d'incessantes variations dans l'espace, mais sans conséquence historique, n'esquissant que quelques idées sur un changement du naturel d'une espèce, ne faisant exception que pour le cheval et le chien grâce à l'action humaine. L'histoire, en fait la politique et la culture, est réservée aux humains,

5 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Flammarion, 2005. Voir le cas instructif du Japon : Pamela Aquish, « Multispecies Ethnography from the Perspective of Japanese Primate Social Interaction Studies », *Cahiers d'anthropologie sociale*, 18/1, 2019, p. 37-51.

6 Mariette de Bérichon, Patrick Voisin (dir.), *L'espace dans l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2015 ; Maria G. Kartioka, « La notion de temps, de l'antiquité au christianisme », dans *Platonisme et néoplatonisme. Antiquité et temps modernes*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Cahiers de la Villa Kérylos, 1), 1991, p. 72-78.

pourvus du *logos*⁷. Une vision reprise, côté philosophie, par les stoïciens et qu'un Plutarque, affirmant pourtant bien plus fort l'usage de la raison, de l'apprentissage, des ruses chez les animaux, ne contredit pas, réservant tout cela à des variations individuelles sans conséquence dans l'espace et le temps⁸.

Nombre de ces idées sont transmises au monde romain, notamment par Lucrèce, disciple d'Épicure, qui reprend l'idée de création en cycles biologiques successifs par la terre-mère, la permanence des sens et des comportements animaux, les variations individuelles n'étant que jeux de la nature ou initiatives humaines. D'ailleurs, le temps n'existe pas en lui-même, il n'est que successions d'événements, c'est-à-dire d'accidents de la matière et de l'espace ; il n'est que conséquence pas facteur⁹. C'est bien l'espace qui est à l'honneur chez Pline l'Ancien, le naturaliste majeur de l'époque romaine, surtout compilateur, quelquefois observateur. Il renseigne abondamment sur les présences régionales des espèces, sur la répartition de telle ou telle, signalant, par exemple, la circulation alors fréquente de baleines en Méditerranée, voire sur les adaptations aux lieux ou les déplacements géographiques. S'il affirme que « chaque animal a son adresse particulière, qui est merveilleuse », ses portraits sont uniformes, sauf en cas d'adaptation locale, comme dans le cas des dauphins, le plus souvent au contact des humains et souvent d'une manière individuelle, mais sans tirer de conséquence¹⁰.

Bien que le christianisme impose, notamment sous l'impulsion de saint Augustin, une sorte de notion linéaire d'un temps distingué de l'éternité divine, confondu avec l'histoire sacrée (création, chute, rédemption, jugement dernier), cela ne concerne pas les animaux, tous créés (sauvages et domestiques) d'une manière parfaite lors de la Genèse, donc immuables en nombre et en comportement. Cela a permis de les ériger, selon les cas, en modèle à suivre ou en contre-modèle à fuir, du fait de leur instinct permanent d'origine divine, voire diabolique, et de les utiliser dans la pastorale jusqu'au XIX^e siècle, à l'exemple de l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales, un *bestseller* du XVII^e siècle, qui mobilise un exemple animal

7 Aristote, *Traité des parties des animaux* et *De la marche des animaux*, trad. par J. Barthélémy Saint-Hilaire ; Paris, Hachette, 1885 ; Id. *Traité de l'âme*, trad. par J. Barthélémy Saint-Hilaire ; Paris, Lagrange, 1846 ; Id., *Histoire des animaux*, trad. par J. Barthélémy Saint-Hilaire ; Paris, Hachette, 1883, livre IX, chapitres 1, 2, 36. Voir Jean-Louis Labarrière, *Langage, vie politique et mouvement des animaux. Études aristotéliennes*, Paris, Vrin, 2004.

8 Plutarque, *Trois traités pour les animaux, présentés par Élisbeth de Fontenay*, Paris, POL, 1992, p. 42 et 166-179 ; *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 2000.

9 Lucrèce, *De la nature*, trad. par Alfred Ernout, Paris, Belles-Lettres, 1984, I, 455-460, IV, 615, 675, V, 200-220, 785-880.

10 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. par Émile Littré, Paris, Firmin-Didot, 1877, t. 1, p. 323 (VIII-XII) citation, 359 (IX-II), 360 (IX-V) et 363 (IX-IX). Voir Jean Trinquier, Ana S. Rodrigues, « À la recherche des orques perdues de la Méditerranée. Une plongée écophilologique », dans Éric Baratay (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020, p. 241-265.

quasiment à chaque page. Nuançons. Des variations comportementales, spatiales et temporelles, ne sont pas inconnues. Elles fourmillent dans les vies des saints, par exemple lorsqu'un animal sauvage s'adoucit, se met au service, et elles sont particulièrement mobilisées par le catholicisme dans sa lutte contre le protestantisme aux XVI^e et XVII^e siècles, du cheval qui mord les impies à l'oie qui vénère le saint-sacrement, pour montrer que les animaux reconnaissent d'instinct le bon camp. Mais, réel ou fictif, tout cela reste individuel, temporaire, n'est que le fruit du doigt de Dieu, ou du démon¹¹. Cela n'empêche pas un quotidien tout aussi nuancé, qu'on entraperçoit à travers quelques témoignages, tel celui du curé Meslier, au début du XVIII^e siècle, qui fait rire ses ouailles quand il leur expose la théorie cartésienne de l'animal-machine¹². Pour ces paysans, il est évident que leurs bêtes d'une même espèce ont des attitudes et des caractères individuels. Mais le constat ne mène pas plus loin.

C'est dans ce cadre culturel qu'évoluent les grands naturalistes du XVI^e siècle, compilateurs mais aussi observateurs et voyageurs, soucieux de description et de classification, retrouvant l'idée de l'extravagance créatrice de la nature à la lecture des textes antiques, une création tous azimuts, un jeu sans direction¹³. Ils perpétuent une sorte de présentification des espèces animales, qui reste en place jusqu'au XVIII^e siècle où s'impose un effet de la révolution scientifique : l'idée d'un temps linéaire concret, naturel et plus seulement sacré, imposée par la physique¹⁴, importée en zoologie, notamment par Buffon qui élabore une histoire de la présence des espèces et de leur répartition géographique au gré des évolutions de la terre, contredisant l'idée biblique d'une création immuable. Une véritable histoire-géographie des animaux est ainsi créée mais entre espèces. À l'intérieur de chacune, la permanence reste de mise en raison de l'instinct, même si Buffon admet des fluctuations individuelles, des adaptations temporaires à l'environnement, par exemple à propos de

11 Jacques Voisenet, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut-Moyen Âge (V^e – XI^e siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993 ; Id., *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval. Le Bestiaire des clercs du V^e au XIII^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000 ; Pierre-Olivier Dittmar, *L'invention de l'animal. Essai d'anthropologie médiévale*, Bellevaux, Dehors, à paraître en 2022 ; Éric Baratay, *L'Église et l'animal (France, XVI^e-XXI^e siècle)*, Paris, Cerf, 2015 [1996].

12 Jean Meslier, *Mémoire*, dans Id., *Oeuvres complètes*, Paris, Anthropos, 1970, t. 3, p. 164. Voir aussi Jean-Marie Déguignet, *Mémoires d'un Paysan Bas-Breton, 1834-1905*, Le Relecq-Kerhuon, An Here, 2000, p. 330.

13 Jean Céard, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1977 ; Anne Bäumer, *Geschichte der Zoologie*, Bd. II, *Zoologie der Renaissance – Renaissance der Zoologie*, Francfort, Peter Lang, 1991 ; Laurent Pinon, *Les livres de zoologie de la Renaissance. Objets de mémoire et instruments d'observation (1460–1605)*, Thèse d'histoire, Tours, 2000 ; Karl A. E. Enenkel, Paul J. Smith, *Early Modern Zoology. The Construction of Animals in Science, Literature and the Visual Arts*, Leiden, Brill, 2007 ; Philippe Glardon *L'histoire naturelle au XVI^e siècle. Regards, lectures et discours sur la nature à travers l'exemple de La nature et diversité des poissons de Pierre Belon (1555)*, Genève, Droz, 2011.

14 Christophe Bouton, Philippe Hunemaux (dir.), *Temps de la nature, nature du temps*, Paris, CNRS Éditions, 2018.

l'éléphant avec les individus sauvages qui adaptent leur stratégie ou les domestiques qui changent de caractère au contact humain. Mais cela n'aboutit pas à une histoire-géographie de l'espèce¹⁵. Comme pour Alexandre von Humboldt, lui aussi sensible à la géographie des espèces et qui note bien des ajustements locaux, tels ceux des chiens marrons d'Amérique du Sud, que Thomas Brignon évoquera plus loin, tout en leur laissant un statut d'anecdotes¹⁶.

En fait, à la même époque, Charles Georges Leroy, lieutenant des chasses royales, est le premier à offrir un regard plus attentif en évoquant, non seulement l'intelligence (les éditions récentes ne retiennent que cela), mais la perfectibilité des animaux, ce qui sous-entend une histoire et une géographie des individus et des groupe d'une espèce, donc de celle-ci. Charles Georges Leroy s'élève contre l'explication par l'instinct des naturalistes de cabinet, critiquant particulièrement Buffon, car ses multiples observations sur le terrain l'ont persuadé que les animaux ont des sensations et une mémoire, donc une connaissance du passé, qui sont à la base d'une intelligence particulière à chaque espèce. Il insiste sur les différences individuelles à l'intérieur d'une espèce, en particulier les renards et les loups qu'il chasse, selon l'intelligence mais surtout selon l'apprentissage, l'instruction au long de la vie, donc l'expérience qu'ils acquièrent en fonction des « circonstances », nous dirions l'environnement. Autrement dit, ces animaux se perfectionnent peu à peu, même parmi les herbivores qu'il juge moins perfectibles, et les différences peuvent être fortes entre individus selon l'intelligence, l'âge, l'environnement et le contexte temporel. Aussi, pour bien connaître les animaux, Leroy soutient qu'il faudrait suivre l'histoire complète d'individus, voir comment ils sont conduits par les besoins, les passions, font face aux circonstances, s'enrichissent par l'expérience, innover. Il n'est pas loin de la notion d'histoire des individus et de biographie d'animaux, dont le genre naît justement en littérature à la même époque, en Angleterre puis en France¹⁷.

Il n'est pas loin, non plus, de l'idée d'une histoire de chaque espèce lorsqu'il écrit que ce qui est pris pour instinctif, machinal, « n'est peut-être qu'une habitude anciennement apprise », une idée développée par plusieurs contributeurs dans ce volume, qui suppose une histoire des adaptations au fil d'un temps long. Toutefois, cette hypothèse n'affleure qu'au

15 Geroges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle*, Paris, Imprimerie royale, t. 9, 1754, p. 2-25, 51, 56 et 70-80. Voir, dans une bibliographie immense : Jacques Roger, *Buffon*, Paris, Fayard, 1989 ; Thierry Hoquet, *Buffon. Histoire naturelle et philosophie*. Paris, Champion, 2005.

16 Alexandre von Humboldt, *Tableaux de la nature*, trad. par Ch. Galuski, Paris, Guérin, 1866, p. 104-107, 142-146 [éd. orig. *Ansichten der Natur*, Tubingen, Cotta'sche Verlagsbuchhandlung, 1808]. Voir Charles Minguet, *Alexandre de Humboldt. Historien et géographe de l'Amérique espagnole, 1799-1804*, Paris, L'Harmattan, 1998.

17 Éric Baratay, « Écrire des biographies animales : de la littérature à l'histoire », dans Sandra Contamina, Fernando Copello (dir.), *L'animal et l'homme dans leurs représentations*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018, p. 163-176.

détour d'une phrase. D'autant que Leroy limite la perfectibilité des animaux en raison de sa représentation hiérarchisée des vivants, commune à l'époque (chaîne des êtres ou pyramide des vivants)¹⁸. L'observateur laisse la place au philosophe : si la *perfectibilité* des animaux existe, elle est réduite et chaque espèce reste assignée à sa place ; seul, l'humain connaît le *progrès* (une idée favorite des Lumières) en raison de capacités jugées supérieures¹⁹.

Il n'empêche que l'intuition aurait pu être développée avec les premières idées de transformisme mais elle a été tout autant réduite par la représentation culturelle des vivants, traduite en convictions philosophiques et scientifiques. Jean-Baptiste Lamarck, qui se dit « naturaliste-philosophe », a aussi la certitude d'une organisation pyramidale des animaux, dont il veut établir, non pas l'inventaire ou la description à la Buffon, ni la classification à la Linné, mais l'origine et le développement car « rien n'est constamment dans le même état à la surface du globe terrestre », ce qui le conduit à rejeter la permanence des espèces. Comme, à son avis, ce ne sont pas les organes qui forment les habitudes mais celles-ci qui influencent ceux-là, la transformation des habitudes puis des organes vient des manières de vivre et des « circonstances ». Cela le conduit à rejeter l'égalité d'habitudes entre les membres d'une espèce, à mettre l'accent sur les individus, leur diversité d'attitudes et de modes d'exister au gré des circonstances. Toutefois, comme il s'intéresse plus à la modification des organes qu'à celle des habitudes, pour soutenir la transformation des espèces et l'apparition de nouvelles, et qu'il considère que les changements d'habitude sont limités et lents parmi les animaux inférieurs, plus forts chez les supérieures, maximales chez l'humain (placé au sommet, en un ordre à part n'ayant qu'un genre et qu'une espèce), enfin qu'il faut un temps long de plusieurs milliers de siècles pour transformer les espèces, il met de côté l'histoire de leurs habitudes, inobservable dans cette durée. Il privilégie la transformation physique des espèces, soit par celle de tous ses individus avec le temps, soit par le déplacement de certains en d'autres situations, c'est-à-dire d'autres lieux, pour créer une nouvelle espèce dans l'espace. Donc, il se concentre, lui aussi, sur une histoire-géographie entre espèces, plus observable par l'histoire naturelle et la géologie²⁰.

18 Voir la présentation détaillée de cette hiérarchie des vivants dans Éric Baratay, « Introduction : pourquoi désanthropiser et décloisonner les concepts ? », dans Id. (dir.), *L'animal désanthropisé. Interroger et redéfinir les concepts*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021, p. 7-28.

19 Charles Georges Leroy, *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux* (1764), Paris, Valade, 1808, p. 8-17, 26-37, 51-65, 82-90, 103-108 (citation), 135-158, 211-224, 236-237 et 250. Édition la plus récente : Id., *L'intelligence des animaux*, Paris, Ibis Press, 2006. Voir Jean-Claude Bourdin, « L'anthropomorphisme de Charles-Georges Leroy chasseur et philosophe », *Dix-huitième siècle*, 42/1, 2010, p. 353-366.

20 Jean-Baptiste Lamarck, *Recherches sur l'organisation des corps vivants* (1802), Paris, Fayard, 1986, p. 13-18, 34-56, 64-86 et 90-101, citations p. 17 et 97. Voir Goulven Laurent, *La Naissance du transformisme. Lamarck entre Linné et Darwin*, Paris, Vuibert, 2001 ; Jean Guyon, *Lamarck, philosophe de la nature*, Paris, Puf, 2006.

C'est bien lors de son tour du monde que Charles Darwin découvre des différences de comportements dans telle ou telle espèce entre des lieux visités ou par rapport à l'Europe, entre des individus sauvages selon les endroits, entre des domestiques ou des sauvages d'origine européenne, exportés, et ceux d'Europe, entre les introduits restés domestiques et ceux (re)devenus sauvages ou entre sauvages et apprivoisés dans les mêmes lieux. Toutefois, il en reste au stade de la description et se montre plus sensible à la différence spatiale qu'à la temporelle. Cependant, des parentés morphologiques entre espèces vivantes et éteintes, ou entre individus de lieux proches (îles Galapagos), le font songer à l'apparition, la transformation, la disparition des espèces. Mais sa réflexion est fortement entravée par les problèmes de la classification, alors centrale pour les naturalistes mais encore partielle. Ainsi hésite-t-il souvent entre des différences d'habitudes dans la même espèce, ce qui pourrait conduire à une histoire comportementale de cette espèce, ou des divergences dues à des espèces différentes. D'autant que la classification porte alors sur la morphologie, voire l'anatomie, pas sur les comportements, et que de simples écarts d'allure font vite croire en des espèces différentes²¹.

C'est pourquoi, Darwin raisonne surtout aux niveaux des genres et des espèces dans *L'Origine des espèces* (1859), et surtout sur les modifications physiques chez les animaux domestiques ou sauvages. S'opposant à Lamarck, il refuse que les conditions extérieures constituent le seul facteur et qu'une habitude acquise par une génération soit transmise par l'hérédité. Il préfère l'idée de multiples et infimes variations individuelles, retenues par la sélection naturelle si elles sont avantageuses et transmises par l'hérédité, qui donnent peu à peu de nouvelles morphologies et de nouveaux instincts, d'une manière lente parmi les animaux sauvages, plus rapides pour les domestiques sous l'impulsion humaine, réfléchissant en fait aux niveaux du genre et de l'espèce pour les premiers, des variétés pour les seconds. Il arrive bien à l'idée d'une histoire des comportements d'une espèce, mais difficile, voire impossible à observer : « Nous sommes si familiarisés avec nos animaux domestiques que nous ne voyons pas à quel point leurs facultés mentales se sont modifiées, et cela d'une manière permanente. [... Il est] très difficile de conjoncturer même par quels degrés successifs ont passé beaucoup de conformations pour se perfectionner ». D'où son insistance plutôt sur le mécanisme de transformation et sur la diversité spatiale bien visible. Cela ne l'empêche pas de souhaiter « des recherches encore bien plus importantes [...] sur

21 Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, trad. par Édmond Barbier, Paris, Reinwald, 1875, p. 3-11, 36-38, 48, 53, 73, 95-97, 128, 156-161, 178-189, 204-214 et 425-429 [éd. orig. *Journal of Researches into the Geology and Natural History of the Various Countries Visited by H.M.S. Beagle*, Londres, Colburn, 1839]. Voir, dans une bibliographie immense : Denis Buican, *Darwin et l'épopée de l'évolution*, Paris, Puf, 2006.

l'acquisition nécessairement graduelle de toutes les facultés et de toutes les aptitudes mentales », donc une histoire des capacités et des comportements pour comprendre l'origine de l'homme²².

C'est à cette fin qu'il insiste, dans *La descendance de l'homme*, sur l'absence de différences fondamentales entre l'humain et les mammifères « les plus élevés », ce qui lui permet de soutenir l'origine animale du premier, et, pour cela, sur la forte « variabilité des facultés » des individus d'une espèce, qui, ainsi, « diffèrent beaucoup au point de vue de leurs facultés intellectuelles ». Cela le conduit à envisager la possibilité d'apprentissages, parmi les singes ou parmi les animaux domestiques sous l'impulsion humaine, et d'adaptations, d'inventions ponctuelles, à reprendre l'idée de Charles Georges Leroy, qu'il cite, sur les instincts peut-être produits par des apprentissages ou des adaptations anciennes, ou encore de penser que « des actions instinctives puissent perdre leur caractère fixe et naturel, et être remplacées par d'autres plus complexes par la libre volonté. »

Mais cela ne surgit qu'aux détours de pages, n'est émis qu'avec prudence pour rester dans le credo culturel ambiant, et surtout est limité par la représentation pyramidale bien ancrée en lui, n'accordant que peu d'intelligence, plutôt chez les animaux supérieurs, et beaucoup d'instincts, surtout chez les inférieurs. Or, Darwin privilégie la formation des instincts, même les plus complexes, par les sélections sexuelle et naturelle au sein de multiples variations individuelles d'instincts plus simples, et cela, « sans que, dans chaque génération successive, l'animal en ait conscience et sans que l'intelligence y ait aucune part. » Dans les deux cas, adaptations volontaires ou transformation inconsciente, il délaisse leur histoire, impossible à connaître, au profit du mécanisme. Il ne tire pas, non plus, de conclusions fortes pour les animaux « susceptibles de quelques améliorations héréditaires », si ce n'est la possibilité que des espèces, aux instincts très complexes doublés d'intelligence, aient permis la formation de l'humain²³.

C'est pour accréditer ce scénario qu'il donne une plus large place, dans *L'expression des émotions*, à l'acquisition, rapide ou graduelle, de comportements devenant peu à peu innés, du fait de l'apparition, chez quelques individus d'une espèce, de gestes nés « en association avec certains états de l'esprit », devenant des habitudes puis transmis

22 Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, 1^{ère} éd., Paris, Garnier Flammarion, 1992, p. 47-51, 91, 262-269 (citation 1), 297, 518 (cit. 2) et 547 (cit. 3) [éd. orig. *On The Origin of Species by Means of Natural Selection*, Londres, Murray, 1859]. Voir Thierry Hoquet, *Darwin contre Darwin. Comment lire l'Origine des espèces*, Paris, Seuil, 2009.

23 Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection naturelle*, trad par Edmond Barbier, Paris, Reinwald, 3^e éd., 1891, p. 67-71 (cit. 1-5), 81-87, 107-121 et 136 (cit. 6) [éd. orig. *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, Londres, Murray, 1871]. Voir Ernst Mayr, *One Long Argument. Charles Darwin and the genesis of Modern Evolutionary Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 1991.

héréditairement selon un mécanisme en trois phases : la volonté (de quelques-uns), la variation (de ces individus), la sélection naturelle pour en faire un héritage. Darwin illustre cela notamment pas des nouveautés dues à la domestication : le chien qui aboie, des pigeons qui roucoulent, le chat qui se frotte. Il effleure ainsi l'idée d'une histoire du comportement d'une espèce (ne serait-ce qu'avec l'avant et l'après d'une acquisition) mais il ne l'aborde pas. Non seulement parce qu'il la croit impossible à faire, mais parce qu'il la voit linéaire, avec de fortes stabilités entre chaque événement (les domestiqués sont tels depuis la domestication), ne pensant pas à une histoire fluctuante, en dents de scie, faisant varier l'expression des comportements d'une époque l'autre ou d'un groupe l'autre²⁴.

Les disciples de Darwin s'inscrivent dans cet entre-deux. George John Romanes, par exemple, adopte une représentation arborescente des animaux, où les branches superposées représentent les étapes d'une croissance progressive des capacités au fil du temps jusqu'à l'humain. Sa vision historique est concentrée sur cette montée des espèces, sur leur comparaison pour les fixer à telle ou telle branche, leur place figeant ensuite leur représentation, comme autrefois l'échelle ou la pyramide. À l'intérieur d'une espèce, il est peu question de changements et la stabilité comportementale semble régner, sauf pour quelques espèces supérieures, en particulier le chien au contact de l'humain, dont l'intelligence « s'est profondément modifiée », par effet combiné d'expériences individuelles et de la sélection, et les comportements ont changé par rapport aux espèces du même genre. Mais le portrait psychologique du chien est présentifié, les témoignages de son époque valant pour les anciennes, et l'animal est ainsi figé, sans étape, sans fluctuation, en être anhistorique et agéographique²⁵. Quant à Alfred Espinas, qui révolutionne les esprits avec ses *Sociétés animales* (1878), qui considère qu'elles montent en complexité, en degrés d'organisation, des animaux inférieurs aux supérieurs, il est d'abord à la recherche des « lois des faits sociaux dans l'animalité ». Des lois qui figent leur fonctionnement, les placent dans un déterminisme « que l'apparente irrégularité des formes ne doit pas nous dissimuler ». Cela lui fait négliger des aspects qu'il accepte, mais qu'il évoque vite au détour d'une page, comme « le caractère mobile, momentané de certains de leurs procédés industriels » ou l'adaptation à l'environnement, notamment sous la pression humaine, tels les castors passant de cabane à

24 Charles Darwin, *L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*, 2^e éd., trad. par Dominique Férault, Paris, Rivages, 2001, p. 30, 46, 50, 68, 121, 142-143, 165 et 175 [éd. orig. *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, Londres, Murray, 1872, 2^e éd. 1890].

25 George John Romanes, *L'évolution mentales chez les animaux*, trad. par Henri de Varigny, Paris, Reinwald, 1884 [éd. orig. *Mental Evolution in Animals*, Londres, Kegan/Trench, 1883] ; Id. *L'intelligence des animaux*, trad. par Édmond Perrier, Paris, Alcan, 1887, t. 2, p. 192 (cit.) -193 [éd. orig. *Animal Intelligence*, Londres, Kegan/Trench, 1881]. Voir Jean Gayon, Françoise Parot, *Darwin et l'après Darwin, une histoire de l'hypothèse de sélection naturelle*, Paris, Éditions Matériologiques, 2019.

terrier, ou à passer vite sur des hypothèses, comme celle concernant des singes en familles restreintes : peut-être « un plus grand nombre étaient-ils sociaux autrefois, dans des circonstances plus favorables ». Cela le conduit à ne livrer aucune approche détaillée selon l'espace (entre groupes) ou le temps (entre générations)²⁶.

Il reste que, depuis Charles Georges Leroy, ces auteurs entrevoyent cette approche, tout en la négligeant pour des raisons philosophiques ou scientifiques. Toutefois, ces quelques considérations sont balayées au XX^e siècle, une époque qui préfère les structures aux dynamismes, par de nouvelles écoles s'élevant contre celle de Darwin, en l'accusant d'anthropomorphisme. Le *behaviorisme* considère que chaque animal est configuré par un processus invariant (stimuli – réponses) donnant, selon les circonstances, des individus et des comportements particuliers, des histoires singulières, donc une grande diversité de comportements réflexes, conditionnés, sans tendance. Le développement personnel (ontogenèse) est valorisé alors que l'histoire de l'espèce (phylogenèse) est négligée. À l'inverse, l'école dite objectiviste de Karl Lorenz considère que la plupart des comportements sont innés, qu'ils définissent l'espèce et que tous ses individus sont similaires dans l'espace et le temps. Karl Lorenz lui-même préfère parler d'actes instinctifs, appartenant à la biologie, plutôt que d'instincts, qui seraient de l'ordre du mental, et il considère que l'acquisition des comportements est très rapide à la naissance, puisque liée à cette biologie, que les modifications adaptatives par l'expérience individuelle ne sont que des maturations, et il donne une place centrale au mécanisme, encore mal connu, de transmission héréditaire des comportements. Ces conceptions adynamiques dans le temps et l'espace sont alors confortées par nombre de philosophes, notamment Martin Heidegger pour qui seul l'humain est configureur de monde, a donc une histoire et une géographie, alors que l'animal serait pauvre en monde, sans *logos* et conscience de soi, donc hors-temps²⁷.

Cet historique n'a pas pour but d'instiller l'idée fautive d'une progression inéluctable vers une vérité enfin découverte récemment, mais d'envisager, sans faire au contraire une synthèse artificielle, un amalgame anhistorique, en tenant compte des spécificités des époques, les diverses raisons d'un oubli du temps. Des raisons d'ordre culturel, concernant la conception du monde, déclinées en argumentations religieuses, philosophiques ou scientifiques, ou/et des raisons relevant d'une impossibilité ou de difficultés concrètes à

26 Alfred Espinas, *Des sociétés animales*, Paris, Baillière, 1878, p. 456 (cit. 3)-461, 491-494, 501 (cit. 4)-505 (cit. 1) et 526 (cit. 2)-529. Voir Wolf Feuerhahn, « Les "sociétés animales" : un défi à l'ordre savant », *Romantisme*, 154/4, 2011, p. 35-51.

27 Michel Kreutzer, *L'Éthologie*, Paris, Puf, 2017, p. 45 et 56; Konrad Lorenz, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Points, 1974, p. 10-11, 67-68, 177 et 198 ; Élisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, p. 660-667.

envisager et arpenter cette dimension. Toutefois, une déconstruction progressive de ces postulats émerge à partir de la fin des années 1950, reste très marginale jusqu'aux années 1980, devient fréquente depuis. Nous n'avons pas l'intention d'écrire ici son histoire détaillée, ce volume ne suffirait pas et elle a été bien faite ailleurs²⁸. Issue de découvertes de terrain, elle a d'abord concerné les oiseaux²⁹, avec la variabilité individuelle des chants d'une espèce, l'existence de dialectes et de traditions d'un groupe l'autre (voir la contribution de Michel Kreutzer), et les singes. L'observation en direct, au Japon à partir de 1953, d'une macaque (dénommée ensuite Imo) choisissant de tremper ses patates douces dans l'eau, douce puis salée, et transmettant peu à peu cette invention culinaire à des proches (ce qui constitue une rupture dans le temps et l'espace)³⁰, a en Occident moins d'écho à l'époque que l'entreprise de Jane Goodall, partie en 1960 observer les chimpanzés. Sans formation en éthologie, donc sans les oeillères disciplinaires très fortes dans le cadre évoqué plus haut, elle met en oeuvre une observation de terrain de très longue durée, comme le souhaitait un Leroy.

Passons sur ses difficultés initiales pour approcher, observer, et sur son étude des catégories du comportement, se soumettant ainsi à l'approche et aux critères exigés à l'époque pour une thèse d'éthologie qu'elle soutient et publie bien plus tard. Outre la découverte de comportements inconnus (usage de la viande, d'outils, quoique Darwin avait signalé l'emploi de pierres pour casser des coques³¹, etc.), ce qui la rend célèbre concerne aussi la révélation d'une variabilité dans l'espace et le temps. Celle des individualités, en raison de différences de personnalité et de capacité, ce qui la conduit à ébaucher l'histoire d'individus (telle la vie sexuelle de Flo) puis à entreprendre des biographies pour sa thèse. Variabilité aussi des groupes, instables donc fluctuants, avec des hiérarchies disputées et des formes d'ascension sociale (tel le cas de Mike, un mâle aux fortes capacités), ce qui a (re)conduit à une sociologie animale et devrait nous emmener vers une histoire sociale et politique. Variabilité encore du fait d'une bonne adaptation à l'environnement changeant, notamment à propos du camp qu'elle érige, des humains qui l'entourent, de ses sollicitations à coup de bananes, mais d'une manière diverse selon les individus et les groupes, ce qui relèverait d'une psychologie, d'une sociologie et d'une ethnologie. Variabilité enfin avec la présence de communautés différentes dans leurs manières de vivre, avec de bonnes relations ou des conflits entre individus ou entre communautés, ce qui devrait amener à une ethnologie, une géographie et une histoire

28 Dominique Lestel, *Les origines animales de la culture*, Paris, Champs, 2006 ; Michel Kreutzer, *ibid.*

29 Michel Kreutzer, *ibid.*, p. 64-99.

30 Shunzo Kawamura, « The Process of Sub-Culture Propagation among Japanese Macaques », *Primates*, 2, 1959, p. 43-60. Voir Tetsuro Matsuzawa, William C. McGrew, « Kinji Imanishi and 60 Years of Japanese Primatology », *Current Biology*, 18/14, 2008, R587-R591.

31 Charles Darwin, *La descendance de l'homme*, *op. cit.*, p. 85-86.

politiques et culturelles. D'ailleurs, n'en vient-elle pas à envisager une histoire des chimpanzés, dans le futur en imaginant ce qu'ils deviendront au contact des humains, tel qu'elle le vit (une perspective abandonnée à partir des années 1980 au nom du respect des cultures chimpanzières), et dans le passé, à propos de transformations de comportement, comme le grattage des subordonnés, devenu « un rite au cours des siècles, de sorte qu'aujourd'hui le chimpanzé donne simplement une caresse symbolique au lieu de gratter son compagnon soumis³². »

Des analyses semblables sont menées par Diane Fossey, observant de la même manière les gorilles à partir de 1967³³. Cette flexibilité comportementale est confirmée par des éthologues patentés, de Franck Poirier en 1969, à propos d'un singe de la famille des Cercopithecidae, à Christophe Boesch en 1983, mettant en valeur des techniques différentes de cassage des noix chez les chimpanzés³⁴. Avancée par les Japonais dès 1959, reprise mais contestée jusqu'aux années 1990, la notion de culture, c'est-à-dire de différences comportementales pérennes d'un groupe à l'autre d'une espèce, s'est imposée depuis. Parallèlement, les éthologues ont mené des études sociologiques, ethnographiques, géographiques, culturelles de leurs animaux, dont le point commun est la dimension spatiale, une approche renforcée par le développement de l'écologie comportementale, analysant les différences selon les environnements. Ces chercheurs ont été récemment rejoints par des spécialistes en sciences humaines³⁵. Qu'elle soit le fait d'éthologues, d'écologues, de géographes, d'anthropologues, de sociologues, l'approche spatiale est devenue commune, renforcée, côté philosophie, par la phénoménologie, insistant sur l'adaptation à l'environnement, depuis Maurice Merleau-Ponty³⁶.

Reprenons nos réflexions introductives après cet historique brossé à grands traits. Celui-ci nous montre les conditions épistémologiques rendant possibles des approches longtemps impensables, impossibles ou sans intérêt. D'abord, il fait comprendre pourquoi la dimension

32 Jane van Lawick-Goodall, *Les chimpanzés et moi*, trad. par Robert Latour, Paris, Stock, 3^e éd., 1990, p. 9-14, 31-49, 67-96, 105-115, 131-167, 234-239, 267-268 et 272 (cit.) [éd. orig. *In the Shadow of Man*, Londres, Collins, 1971] ; Id., *The chimpanzees of Gombe. Patterns of Behavior*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.

33 Dian Fossey, *Gorilles dans la brume*, trad. par Josie Fanon, Paris, Presses Pocket, 1991, p. 8-28, 39-49, 57-68, 73-91, 97-104, 141-150 et 160-163 [éd. orig. *Gorillas in the Mist*, Boston, Houghton Mifflin, 1983].

34 Franck E. Poirier, « Behavioral Flexibility and Intertroop Variation among Nilgiri Langurs (*Presbytis Johnii*) of South India », *Folia Primatologica*, 11/1-2, 1969, p. 119-133 ; Christophe Boesch, Hedwige Boesch, « Optimisation of Nut-Cracking with Natural Hammers by Wild Chimpanzees », *Behaviour*, 83/3-4, 1983, p. 265-286.

35 Sarah Bortolamiol *et al.*, « Territoires protégés, humains et chimpanzés. Une lisière fluctuante dans le temps et dans l'espace », *Annales de géographie*, 716/4, 2017, p. 435-463 ; Éric Baratay (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

36 Maurice Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945 ; Florence Burgat (dir.), *Penser le comportement animal*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2010.

spatiale a été redécouverte récemment et est la plus travaillée depuis, sur le terrain mais aussi en laboratoire (différences individuelles). Initialement pensée par les Grecs, elle est restée souvent présente dans notre culture occidentale, même si minimisée dans ses développements voire niée pour ses implications concernant les capacités animales. Sans doute parce qu'elle s'intègre à d'autres dimensions spatiales (pour les reliefs, les végétaux, les humains), qu'elle est concrète, plus facile à voir, observer, penser, évoquer pour des finalités, non seulement scientifiques, mais aussi et tout autant littéraires, morales, religieuses, philosophiques. Finalement, elle n'a vraiment été niée qu'à certaines époques, notamment le XVII^e siècle cartésien, influent chez les naturalistes³⁷, et le XX^e siècle behavio-objectiviste. La proximité de ce dernier épisode explique les difficultés à sortir de cet interdit à la fin de ce XX^e siècle et le fait que toutes les complexités, les richesses du spatial sont encore à explorer, pas seulement parmi les espèces déjà bien étudiées, mais aussi pour les autres, les plus éloignées, les plus différentes de nous, présentant d'autres richesses selon une représentation buissonnante des vivants³⁸, préférable à la pyramidale qui les a longtemps faites jugées inférieures.

En revanche, pour comprendre pourquoi la dimension temporelle est encore négligée, même oubliée, il ne faut pas nier les réelles difficultés des naturalistes actuels à la prendre en compte, qu'elles proviennent des animaux ou des humains. Dian Fossey, pourtant observatrice au long cours, évoque bien la difficulté à observer dans un temps long en raison de la fugacité des animaux (tels ses gorilles du groupe 4 : treize individus au départ, seulement quatre à l'arrivée, treize ans plus tard, et trente-et-un entre temps) et de la précipitation des humains, notamment des doctorants qu'elle héberge, préoccupés de vite recueillir des données pour leur thèse et leur carrière, poussant souvent les gorilles « au-delà de leur seuil de tolérance »³⁹. Les expéditions à la Jane Goodall, Dian Fossey ou Galdikas Biruté⁴⁰ n'existent plus, à la fois parce qu'elles ont sacrifié une partie de leur carrière, voire leur vie, et parce que les conditions se sont nettement dégradées en nombre d'endroits. D'autre part, les orientations scientifiques et financières de la recherche actuelle privilégient de courts séjours aux rendements rapides, où le spatial s'étudie mieux que le temporel, et il faudrait les modifier pour développer cette dernière dimension, ainsi que des contributeurs l'expliquent plus loin.

37 Éric Baratay, « Claude Perrault (1613-1688), observateur révolutionnaire des animaux », *XVII^e siècle*, 255/2, 2012, p. 309-320.

38 Voir Id., « Introduction : pourquoi désanthropiser », art. cité.

39 Dian Fossey, *Gorilles dans la brume*, op. cit., p. 104 et 163 (cit.).

40 Galdikas Biruté, *Souvenirs d'Eden. Ma vie avec les orangs-outangs de Bornéo*, trad. par Sylvaine Charlet, Paris, Belfond, 1997 [éd. orig. *Reflections of Eden. My Years with the Orangutans of Borneo*, New York, Back Bay Books, 1996].

Toutefois, l'historique entrepris plus haut montre que cet oubli est ancien et qu'il s'inscrit dans un long refus de prise en compte, pas seulement parce que le temporel est moins concret, plus difficile à saisir. Faire attention au temps chez les animaux, accepter des changements, c'est accorder une histoire et les capacités la permettant (mémoire, choix, stratégie, politique...), réservées aux humains depuis Aristote au moins et même longtemps refusées à des populations humaines, considérées barbares ou primitives et sans histoire jusqu'à peu. Accorder une histoire n'est pas un geste innocent mais philosophique et politique par les répercussions que cela implique. Plus que la sous-estimation de l'espace, la négation du temps a eu des effets considérables sur les représentations humaines des animaux, considérés ainsi instinctifs, naturels, matériels, et sur les conditions qui leur ont été accordées. D'autre part, même lorsqu'il est envisagé, le temps n'est pas perçu comme un *facteur* de différenciation dans une espèce, à la différence de l'espace concrétisé comme diversité d'environnements, des facteurs essentiels selon l'écologie comportementale. Bien que le temps soit indispensable pour qu'une modification s'installe et que la dimension spatiale ne puisse se déployer sans lui, il est trop souvent jugé comme un simple *lieu* de différenciation, sans intérêt en lui-même.

Bien au contraire, il est nécessaire de mettre l'accent sur deux aspects : par les multiples modifications d'environnements (physique, végétal, humain) qu'il a connus, et donc recèle, le temps a offert et permis de multiples modifications comportementales, maintenant oubliées ; il n'est donc pas un *lieu neutre* mais un *espace actif* de modification, et il est aussi un *véritable facteur* d'adaptations et de variations animales. Nous avons vu que des naturalistes, notamment de Leroy à Darwin, l'ont envisagé mais qu'ils l'ont délaissé, soit pour chercher des mécanismes... intemporels (la sélection naturelle), soit faute de pouvoir l'étudier correctement. Un problème que la paléontologie et la génétique ont corrigé pour le temps très long mais qui reste en place pour les temps court et moyen. À tel point que des naturalistes actuels, commençant à prendre en compte cette dimension, la réservent... au futur, proposant des modalités d'observations sur plusieurs générations à venir, avec des instruments et des protocoles leur convenant⁴¹.

Avec ce volume, nous proposons, de faire le contraire, de s'emparer du passé, jusqu'au présent qui est aussi moment d'histoire. Ceci est désormais possible grâce à la récente arrivée d'historiens et de littéraires aux animaux eux-mêmes, en apportant leur attention à la

41 Andrew Whiten, « A Coming Age for Cultural Panthropology », dans Elizabeth Lonsdorf *et al.* (éd.), *The Mind of the Chimpanzee*, Chicago, Chicago University Press, 2010, p. 96-98 ; William C. McGrew, « New Theaters of Conflict in the Animals Culture Wars », dans *ibid.*, p. 173-175 ; Adam Miklosi, József Topol, « What Does it Take to Become Best Friends? », *Trends in Cognitive Sciences*, 17, 2013, p. 287-294.

dimension temporelle, et à ce sentiment croissant d'éthologues travaillant sur le spatial (notamment sur les adaptations, les inventions, les diffusions s'étalant par force dans le temps) de l'intérêt potentiel de ce temporel. À condition qu'historiens, littéraires, éthologues, écologues, vétérinaires, etc. dialoguent et même travaillent ensemble, dans une approche inter ou/et transdisciplinaire qui est l'apanage des volumes de cette série. Penser ensemble les comportements dans le temps et l'espace doit permettre de montrer davantage toute la complexité et la richesse de la vie animale, tout son déploiement dans l'espace et dans le temps. Ce volume a donc pour objectif de mettre l'accent sur le temps et de beaucoup plus l'associer à l'espace que ce qu'il n'est souvent fait. Il s'attache à penser la *construction*, la *diffusion*, l'*originalité* d'attitudes (spécifiques ou sociales ou individuelles) dans le temps et l'espace, les *transformations*, les *fluctuations*, donc les *localisations* et les *périodisations* de ces conduites, de même que les *facteurs* en cause, car la seule et classique pression évolutive ne peut en rendre compte lorsqu'elles courent sur des temps brefs ou moyens. Le tout en en tenant compte des acceptions spécifique et multispécifique de ces deux dimensions, comme nous le verrons en introduction de première partie où nous justifierons aussi le plan adopté.

Cet essai n'est évidemment pas parfait. Comme son but est méthodologique, pas encyclopédique, beaucoup d'espèces ne sont pas évoquées, en particulier celles les plus éloignées de l'humain, encore qu'il soit beaucoup parlé d'oiseaux et d'abeilles. Il ne faut surtout pas en conclure qu'elles seraient privées de dimensions spatiale et temporelle, réservées aux plus proches des humains, ou bien que ce serait plus difficile à entreprendre. Il s'agit plutôt d'un retard dans la recherche et d'un travail à faire. De même, nombre d'environnements actuels et des époques passées ne sont pas évoqués, en particulier le Moyen-Âge, faute de chercheurs disponibles au moment de l'élaboration de ce volume ou convaincus qu'il est possible de débusquer des comportements animaux au travers des discours humains, alors que les antiquisants le démontrent ici pour le monde grec antique. Enfin, la finalité ultime de l'ouvrage est de participer, comme les précédents et comme celui qui suivra, à la création d'une eth(n)ologie historique⁴² des animaux, passés et présents, dans une perspective inter voire transdisciplinaire. Cela donnant une approche différente de celles de la géohistoire, de l'histoire de l'environnement, des études animales classiques, en particulier de l'histoire humaine des animaux, mais aussi des lectures par l'agentivité ou l'ethnographie multispécifique, comme nous l'avons amplement présenté dans les volumes collectifs précédents auxquels nous renvoyons. Nous remercions les chercheurs qui ont accepté de participer, en discutant, confrontant, croisant, associant leurs points de vue et leurs savoirs.

42 Sur cette notion, Éric Baratay, *Cultures félines, op. cit.* ; Id. (dir.), *L'animal désanthropisé, op. cit.*